

HN  
31  
E34  
V.1142  
1925

142

# L'Éducation de la Justice

**L**ES hommes aiment à se représenter sous une forme sensible les vérités abstraites. Les choses spirituelles arrivent plus clairement à l'âme, du peuple surtout, quand le ciseau du sculpteur, les couleurs du peintre ou du graveur, l'imagination des poètes, les lui font voir des yeux et toucher du doigt.

C'est ainsi qu'une femme, aux attitudes nobles, grande, forte et respectable, — je veux dire modestement mise, — d'une dignité parfaite, tenant dans ses mains une balance, fut choisie comme symbole de la justice. Si les séances de la Semaine sociale se tenaient au Palais de Justice au lieu de nous réunir à l'Hôtel de Ville, nous n'aurions qu'à nous tourner vers un tableau bien connu de vous tous, et ma description se trouverait faite. <sup>1</sup>

Les plateaux de la balance sont en équilibre et occupent, avec le fléau, des lignes horizontales et parallèles.

C'est peut-être pure illusion, mais il me semble que dans la figure de cette femme voltige un sourire attristé et passe dans ses yeux une sorte d'inquiète mélancolie. Elle ressemble à une personne honnête qui a été souvent trompée, qui voudrait ne plus l'être et se méfie. Elle pressent dans les entours, comme des chats autour d'un nid, des inventeurs de nouveaux poids et des preneurs sans mesures.

C'est pour adoucir la vie de cette noble dame et apaiser ses soucis, pour tenir à l'écart de sa balance

1. Cette conférence fut faite aux Trois-Rivières, pendant la séance de clôture de la Semaine sociale de 1925.

nos mains indiscrètes, sinon celles de tout le monde, que le P. Archambault, S. J. et ses collaborateurs ont consacré une semaine à la Justice. Et c'est pour leur apporter mon humble concours que j'ai accepté l'honneur de causer de l'*Éducation de la Justice*.

### Deux manières

Disons que cette éducation peut se faire de deux manières: l'une *positive*, l'autre *négative*.

La première procède par l'enseignement des principes élémentaires, les bons exemples, les leçons de choses, les corrections et instructions données aux enfants quand ils sont petits, quand ils ont grandi et même quand ils ont la barbe blanche, à tous les fils d'Adam et d'Eve, qui ne sont plus naturellement honnêtes, quoi qu'on dise, depuis le péché originel. Des leçons tout de suite mises en pratique, autant qu'il se peut, afin qu'elles conduisent à des habitudes. Commencées au foyer domestique par la voix et l'exemple des parents, surtout par ces inimitables institutrices que sont les mères, les leçons doivent être continuées à l'école, perfectionnées et confirmées à l'église.

C'est l'éducation qui dit à l'enfant, jeune ou vieux: voilà ce qu'il faut faire et comment.

L'autre leur montre des violations de la justice, des voleurs, des habiletés tortueuses, mises en contraste avec la droite équité, des fortunes scandaleuses en face du travail et du pain bien gagné. Et elle dit en les montrant: voilà ce qu'il ne faut pas faire.

Ajoutons, avant d'entrer dans le détail, que cet enseignement en partie double suppose une notion générale de la valeur des biens terrestres et du rôle qu'ils doivent jouer ici-bas. C'est une directive qu'il faut

d'abord imprimer dans l'esprit de l'enfant et de ceux qui l'enseignent. La fortune n'est qu'un moyen en vue d'une fin suprême. La richesse, l'influence, le bien-être et les honneurs qu'ils procurent ne sont que des instruments en fonction de cette fin. Tout doit converger vers elle.

Cette pensée surnaturelle élève et vivifie la matière. C'est elle qui se doit présenter d'abord; elle éclaire la route, et c'est par elle qu'il faut juger les moyens, les efforts, les profits et les succès de la vie. Son absence renverse l'ordre des valeurs et se traduit quelquefois par des jugements qui seraient amusants s'ils n'étaient tristes, comme celui de cet enfant — trop bien entraîné par son père dont la fin dernière consiste à faire de l'argent — à qui sa mère disait, après une leçon de catéchisme:

« Quelles sont, mon chéri, les meilleures actions d'un chrétien ?

— Les meilleures, maman, ce sont les actions de papa.

— Oui, mais encore ?...

— Les actions de la Shawinigan et de la Montreal, Light, Heat and Power. »

#### Au foyer

La première influence éducative, en matière de justice, comme en toute autre, est celle de la famille.

L'enfant présente à ses parents une âme neuve. Non pas que l'enfant naisse bon. Le sophisme de Rousseau ne tient ni devant la doctrine catholique ni devant l'expérience. Quand Frédéric Le Play dit que l'arrivée des nouveaux-nés dans le monde est comparable à une invasion de petits barbares, il commet une exagération oratoire; mais sa figure renferme une bonne part de

vérité! Que les enfants la lui pardonnent! Au reste, tant qu'ils sont petits et charmants, ça leur est bien égal; et quand ils auront vieilli et seront devenus régents de collège, gardiens de parcs ou de vergers, conservateurs de bibliothèque, acheteurs d'épices, de jouets ou de chaussures, ils reprendront à leur tour la figure oratoire pour l'aggraver.

C'est dans ces âmes neuves qu'il faut imprimer la première notion du mien et du tien, du juste et de l'injuste. La méthode évidemment doit être proportionnée à l'âge, et elle procède à l'inverse de celle employée pour les hommes. A ceux-ci, on fait connaître la loi; puis, s'ils la violent, on applique la sanction. Chez les petits on commence par la sanction; les sanctions engendrent une crainte salutaire et des habitudes; après, les principes rentrent tout seuls.

Dans l'âme de tout enfant, par ailleurs, s'éveillent des instincts de Communistes, — lesquels ne sont que des enfants vieilliss et plus dangereux. Les uns et les autres, avec une innocence inégale, s'autorisent à prendre possession de tout ce qui les entoure. La loi du premier occupant est leur fait. Seulement, le petit s'aperçoit vite qu'il arrive trop tard dans un monde trop occupé. Dès qu'il dit, en paroles ou en actes: « Ça, c'est à moi! » le moment est venu de lui faire comprendre ou sentir la limite de son *moi* et la limite du *moi* des autres, du moi de ses camarades et, plus souvent encore, s'il appartient à une famille nombreuse, où les enfants ont le bonheur de s'élever les uns par les autres, du moi de ses petits frères et de ses petites sœurs.

Il arrive souvent à l'enfant de se lasser vite du même jouet et de jeter un regard sur celui du voisin. Il n'ose pas s'en emparer, puisque vous lui avez appris que ce n'est pas à lui; mais il lui viendra en pensée d'échanger

le sien pour un meilleur, un vieux pour un neuf. Ici se présente une autre leçon de justice: l'égalité des valeurs dans les échanges, qui forme le fond même des contrats honnêtes.

Le petit peut déjà saisir que la ruse en pareil cas tourne aisément au vol, souvent doublé de mensonges.

Allez plus loin; pénétrez jusqu'à sa conscience en lui montrant combien c'est laid et mal de chercher son profit par fraude et de cacher des défauts pour tromper autrui. Inspirez-lui l'horreur des petits monstres qui, avant de savoir lire et prier, racontent tout fiers comment ils ont abusé de la crédulité d'un camarade, et ne reçoivent, au lieu d'un châtement de leur père, que ce compliment: « Il est d'affaires! Il réussira! »

S'il est vrai, comme l'affirme Joseph de Maistre, que l'homme est formé dès l'âge de trois ans, sur les genoux de sa mère, ce doit être vrai surtout en matière de justice. Or, cette formation ne saurait être durable que si les enseignements ne viennent pas en contradiction avec les faits. Quand les parents punissent le mensonge — qui est un vol commencé — et mentent eux-mêmes, l'enfant finit bientôt par découvrir que la conscience est un juge qu'on accommode aux circonstances et que les grands mots de justice, de vérité, de droit, de sanction, sont des appareils pour faire tenir les petits garçons bien sages. L'enfant qui, devenu grand, disait: « Même si on ne m'avait pas enseigné les préceptes divins: *tu ne voleras pas, le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras sciemment*, je les saurais à ne jamais les oublier, depuis le jour où, tout jeune encore, accompagnant l'honnête cultivateur qu'était mon père, je le vis soudain compter, réfléchir, s'arrêter en route, puis tourner bride et refaire six milles, pour aller remettre un dollar et demi que son acheteur lui avait donné de trop pour son orge,

— ce jeune homme, dis-je, confirmait, dans la sincérité de son aveu, tout ce que l'expérience a affirmé des leçons de choses et ce que peut sur l'âme de ses enfants l'exemple d'un père honnête.

### L'école

Elle est le prolongement de la famille. Le maître et la maîtresse y remplacent les parents. Et disons-le tout de suite: l'école catholique, puisque pour nous elle est le prolongement de la famille catholique. Une éducation chrétienne comme celle de votre foyer deviendrait disparate si, à l'école, on vous substituait, auprès de vos fils, un protestant, un neutre ou un Juif. Elle serait faite de pièces et de parties jurant d'être ensemble, comme serait un bon manteau d'étoffe du pays avec une rallonge en cotonnade à ramages.

Ce n'est pas que la morale religieuse mette nécessairement ici en contradiction l'enseignement laïque et l'Église; car cet enseignement s'appuie, du moins je le suppose, sur le droit naturel, que l'Évangile perfectionne. Mais c'est précisément cette façon de le perfectionner qui constitue notre enseignement propre.

Cicéron, dans son traité *de Officiis*, n'a presque rien laissé à désirer sur les quatre vertus cardinales; saint Ambroise en a fait le fondement de ses propres traités, et saint Thomas n'a eu qu'à transposer ces mêmes vertus dans l'ordre surnaturel.

Le difficile n'est pas tant d'expliquer des traités et de faire l'accord entre les païens, les laïques et les théologiens. Il s'agit bien de cela!

C'est de faire aimer la justice comme une chose pratique, vivante. C'est d'en faire une personne qui marche, qui voit, modère nos désirs, corrige nos convoitises, pèse nos actions, comme fait cette dame à la balance dont

nous parlions tout à l'heure. Il faut un peu définir, cela va de soi; mais bien peu philosopher, à l'école primaire. Les notions essentielles apprises dans la famille suffisent. A l'école de les pousser, appliquer, ancrer dans l'esprit des petits.

Ils sauront ainsi — et si on y insiste, ils pratiqueront ce qu'ils savent, dans l'étendue de leur sphère d'action — que la justice est l'équilibre entre ce qu'on doit et ce qu'on paie, dans le respect des droits et des obligations, et la fidélité aux légitimes engagements; — que, sans elle, il n'y a plus de société possible: le monde redevenant une forêt peuplée de chacals, où les faibles seraient mangés par les forts; — que c'est peu même de ne faire tort à autrui, qu'il faut encore s'aider dans la mutuelle dépendance où nous sommes les uns des autres, comme les membres d'un même corps; — qu'outre l'acte extérieur et le geste de mal faire, il y a de plus le désir du larcin, qui équivaut au vol devant la conscience.

Si le maître est intelligent, et il doit l'être, il faut qu'il le soit, il fera vivre tout cet enseignement et le transformera en faits habituels.

« Où donc ? pensez-vous.

— Chez lui, à l'école. »

Il découvrira les manifestations du juste et de l'injuste dans les moindres manifestations de la vie écolière. Pas n'est besoin d'aller si loin pour trouver des élèves qui jouent. Or, le jeu a ses lois, son code, son honneur, ses victoires, ses défaites, ses tricheries, ses prouesses individuelles, ses efforts concertés, d'ensemble et d'équipe. Quel traité appliqué de justice!

Quelle arène encore que les examens! Quel champ d'exercice ouvert à l'honneur, à la loyauté, au labeur, ou à la fraude, si la conscience n'est pas pliée aux délicatesses de la morale.

Heureux l'instituteur qui peut se rendre le témoignage d'avoir ainsi formé des consciences! Ses disciples pourront n'apporter de l'école qu'un maigre bagage de connaissances; ils possèdent plus et mieux, s'ils en apportent une règle de conduite.

Plus tard, cette règle n'aura guère besoin d'être modifiée pour les maintenir dans la justice sociale. Privés des biens de ce monde, ils ne se croiront pas injustement frustrés de ce que les plus chanceux possèdent en abondance. Le droit des autres n'en fera pas des révoltés. Ils accepteront les inégalités du sort; leur travail s'en ira vers un Dieu rémunérateur et personnel, devant qui tout s'égalise, et sans lequel toutes les théories sont vaines et dérisoires. Aux rêves des agitateurs, aux violences des internationales, il préférera le salaire pacifique de son travail et se défera des harangues prometteuses, aimant mieux le grain des choses que la paille enflammée des mots.

A l'école toutefois, comme dans la famille, la leçon ne va pas sans l'exemple. Pour résister et se tenir debout, les préceptes du maître ont besoin des états de sa conduite. Les écoliers s'aperçoivent vite de ce qu'il fait, — les écoliers s'aperçoivent de tout, — et leur témoignage se résout en critiques railleuses, s'il ne signifie: le maître l'a dit et le maître agit comme il dit.

Il me revient en ce moment un mot du P. de Gabriac, très simple, et qui m'est resté présent pendant toutes mes années d'enseignement. C'était pendant une retraite, dans l'île de Jersey. Nous étions là deux cents scolastiques jésuites. Dans une glose avant les points de la méditation, le Père nous donnait des conseils pédagogiques. Il avait, communiquant les lumières de sa longue expérience, causé de la classe, des méthodes et des industries pour y réussir; de là, passant à la sur-

veillance, il avait insisté sur la nécessité de connaître le caractère des enfants, sur les procédés propres à les redresser, à former leur conscience, à les faire pousser droits, forts et francs; puis, comme pour synthétiser tous ces moyens d'éducation, il avait terminé par ces deux mots: « Soyez justes! »

Je le vois encore, arrêté sur cette parole, l'œil fixe et clair, le doigt pointé sur nous, nous poussant, nous rentrant dans l'âme ce dernier conseil, comme si tous les autres, sans lui, eussent été inutiles.

Soyez justes! Plusieurs de nous parurent d'abord étonnés et se regardèrent avec l'air de penser: pour qui donc nous prend-il?

Depuis ce temps, ces deux mots ont mille fois sonné à mon oreille, ainsi qu'un avertissement. Ce que je les ai trouvés justes et féconds! Et ce qu'il avait raison, le cher vieux P. de Gabriac, de nous les inculquer!

Être un maître juste, — juste dans l'expression de la vérité, dans la critique des hommes et des œuvres, dans l'éloge, les reproches, les récompenses et la répression; dans le soin et les attentions impartiales accordés à chacun, selon ses mérites, indépendamment des amitiés, des antipathies, des noms et des titres de famille, des dons physiques et des dons sans épithète: oh! l'irrésistible emprise sur la jeunesse, l'entraînante puissance vers les sommets de toute vraie éducation et surtout de l'éducation de la justice!

### A l'église

Par le ministère de ses prêtres, l'Église est la troisième puissance éducative. Elle jouit du droit et elle a le devoir d'enseigner à tous les âges, à tous les rangs, l'imprescriptible loi de justice. Sa voix évoque les sanctions éternelles, parle au nom du Dieu juste, rappelle également

aux profiteurs qui entassent des fortunes scandaleuses : « Vous transgressez les lois divines et humaines et vous soulevez contre vous les colères populaires », et aux travailleurs : « Respect à la propriété ! Gardez-vous des vengeances aveugles et destructives ! » A elle revient officiellement le rôle éminent de proclamer les immortels préceptes du Décalogue. Seule, elle n'a pas besoin de modifier ses principes pour les mettre au point : tout au plus, selon les temps, change-t-elle dans l'application ses modalités. Et parce qu'elle est la prêchese sans parti pris de la charité et la moralisatrice du peuple, elle reste, gratuitement, sans en réclamer le titre, même auprès de ceux qui la haïssent et la répudient, la gardienne vigilante des coffres-forts.

Trois théâtres principaux s'offrent à son ministère d'éducatrice : le catéchisme, la chaire, le confessionnal.

Cette subdivision me met à l'aise pour abrèger, — ce qui abrègera sûrement votre malaise de trop longtemps entendre. Ces trois théâtres étant réservés aux prêtres, je me souviens qu'avec eux j'ai plus à apprendre qu'à enseigner.

Si, par ailleurs, je voulais insister, je recourrais tout de suite à une autorité bien supérieure à la nôtre. J'ouvrirais le catéchisme du Concile de Trente, au chapitre VIII, 3<sup>e</sup> partie : « *Non furtum facies*, tu ne voleras pas », dans lequel est compris et énuméré tout ce que le catéchiste doit enseigner ; et je terminerais par la note suivante des auteurs : « Il faut que, à l'exemple des saints Pères et des maîtres de la formation chrétienne, les curés de nos jours s'appliquent à saisir toutes les occasions d'expliquer soigneusement l'importance et la signification de ce précepte. »

La chaire reprend de plus haut et continue l'enseignement catéchistique en ajoutant aux rudiments les

textes révélés et leurs commentaires, les lumières de la raison et les développements oratoires aux prescriptions divines et ecclésiastiques.

Tout ce qui est du ressort de la conscience peut y être traité. Il n'est pas de tribune au monde qui ait de plus nombreux auditeurs, où l'on parle avec plus d'autorité et où il soit davantage permis de tout dire, dans les limites du zèle et de la charité. Nulle parole n'a moins craint de faire courber la majesté des princes devant la majesté de la vérité. Ceux qui se plaisent à rappeler que Bourdaloue frappait comme un sourd, aiment aussi à se souvenir qu'un sourd n'est pas nécessairement un aveugle et qu'il frappait à la bonne place.

Il serait bien étonnant qu'en nos jours de démocratie, où chacun s'arrogé le droit de tout dire, de tout faire, de tout niveler, de tout gouverner, la parole de la chaire ne fût plus ce *verbum non alligatum* hérité des apôtres et de Jésus-Christ.

Et pourtant, même après la prédication la plus ferme de la loi, il reste encore la tentation de la violer.

Je sais que c'est défendu, se dit le violateur, mais la vie est dure, la concurrence est ardente, voici une affaire merveilleuse à conclure, le geste est secret, les juges n'en sauront rien...

Pardon! Quelqu'un le saura: Dieu. Lui, ne vous enverra pas un agent de police; mais il vous convoquera au confessionnal, son tribunal sur terre, et là, — à moins que vous préféreriez attendre celui de sa justice, — il ne cessera de vous redire: Tu ne *prendras* ni *retiendras* sciemment... Ma miséricorde t'offre le pardon; mais le pardon exige la pénitence et la pénitence ne va pas sans la réparation. Tels sont les procédés de l'Église: elle prend l'homme tout entier, jusqu'au fond du cœur et c'est bien ce qui en fait la grande puissance moralisatrice.

Par les contrastes

Avec cette méthode positive d'enseigner, dans la famille, à l'école et à l'église, nous en avons indiqué une autre dite négative. Il nous reste à en parler.

Elle consiste à montrer — à la façon des Spartiates — des voleurs sous leur vrai jour et avec les traits qui leur sont propres. Non pas à faire connaître leurs vols seulement: ce pourrait être pur scandale. Mais en les entourant de précautions et commentaires capables de les rendre odieux, et en les faisant précéder de notions claires et brèves. Pas n'est besoin, par exemple, de longues théories pour initier l'enfant au droit de propriété; il est écrit dans son âme. Si vous lui dites qu'il est le fruit de son travail, de l'effort dépensé, il ne saisira pas tout de suite le sens de tous ces mots. Mais mettez-le près d'un pommier, avec la permission d'y cueillir une pomme, et, à côté de lui, un enfant plus fort qui peut en cueillir aussi. Regardez bien ce qui va se passer, si l'enfant plus fort, au lieu de cueillir une pomme dans l'arbre, cueille celle qui est dans la main du petit. Vous allez voir des éclairs dans ses yeux, toute une révolte de son cœur et de ses nerfs, tout son être crispé. Pourquoi? Parce qu'il est privé d'une pomme? Non, il peut en prendre une autre sur la branche. Mais c'est que cette pomme est à lui; c'est le fruit de son travail, c'est lui qui l'a cueillie: « Tu es un voleur! »

Profitez-en. Inspirez-lui l'horreur de cette conduite. Le mauvais exemple donné deviendra une leçon inoubliable.

Plus tard, il éprouvera la même horreur devant le vol d'un peuple fort envahissant et volant le territoire d'un peuple faible; devant le vol sacrilège des individus ou des gouvernements confisquant les domaines de l'Église ou pillant ses sanctuaires et ses monastères.

Vous arriverez par ce moyen à rendre détestables les injustices les mieux camouflées, les ruses les plus payantes et les vols les plus habiles de notre temps.

Quand je fais allusion à une manière de voler particulière à notre temps, je n'insinue pas que les vieilles manières n'existent plus et qu'on ne veuille plus être un vulgaire escroc parce que c'est passé de mode. En cette matière, les anciennes modes, contrairement à celles des femmes, ne s'en vont jamais. Elles s'ajoutent. Le progrès ne remise pas les vieux procédés; il se contente de les additionner.

On vole encore une bourse dans la poche de son voisin, le porte-monnaie qu'un imprudent a laissé tomber et que l'on fait sien parce qu'on l'a ramassé; on vole ses parents, ses amis et ceux qui ne le sont pas; sur l'étalage et sur le comptoir; le laitier et l'épicier vole sur la qualité et la quantité; la servante vole sa maîtresse, l'avocat son client, le médecin ses patients, ses confrères,... on vole en extorquant des consentements, en surprenant la confiance, en trompant sur les valeurs qu'on livre, depuis sa propre conscience jusqu'à sa bête de somme; en obtenant de l'argent sous de faux prétextes, en violant les contrats; on vole dans la vie la plus intime, la plus élégamment fashionable, jusque dans la maison qui nous reçoit au bal ou à dîner; on vole dans l'administration publique et le fonctionarisme, en gardant dans ses mains ce qui ne doit qu'y passer, en exploitant à son profit l'argent des autres: successions, poste de confiance, biens publics; on vole ici, là, encore et si bien que si l'on veut savoir l'événement le plus souvent répété, on n'a qu'à regarder là-bas, à une extrémité, et c'est le vol; par contre, si l'on veut savoir l'événement le plus rare, on n'a qu'à regarder à l'autre extrémité, et c'est la restitution.

### Les honnêtes voleurs

Tournez la page de la liste des injustices vieux-jeu, vous allez voir comme le *struggle* contre la vie des autres y a ajouté!

Autrefois on volait, mais on savait au moins et on se l'avouait qu'on était voleur. On vivait et on mourait quelquefois sans consentir à restituer; mais on comprenait, et c'était clair, qu'on s'en allait chez le diable.

Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait cela.

L'industrie, le change, le papier-monnaie, l'argent devenu une marchandise, le capital-actions, les faiseurs de tout nom, les trusts, — tout cela mêlé à la politique, — ont créé un monde d'affaires compliqué, dans lequel il paraît permis à chacun de jouer au plus fin, de bousculer et d'écraser son voisin, à condition d'éviter les sentences des tribunaux.

On s'arrange donc pour contourner les tribunaux.

La loi civile, aussi bien, qu'est-ce donc? L'obstacle posé à l'homme par un autre homme. Ce qu'un homme a posé, est-ce qu'un autre homme ne peut pas l'ôter? Sans doute. Mais il reste la conscience: un obstacle dont nous avons dit qu'il est posé par Dieu.

Que faire alors?

Alors les intéressés recourent à un procédé spécial. — Faites-le bien noter par le disciple à qui vous voulez en inspirer l'horreur: « Ce méfait, mon ami, est pire que les autres, parce qu'il s'enveloppe d'hypocrisie. » Un procédé qui consiste à anesthésier la conscience, à la violenter, la plier, replier, déplier, tourner et retourner pour l'assouplir.

On a pris de bons vieux mots, qui caressent la conscience en douceur, qui lui mettent des tampons dans les oreilles, si on peut dire, et on leur a donné une signi-

fiction nouvelle, rassurante. L'escroquerie s'est appelée l'habileté: est-ce que la conscience condamne l'habileté? L'achat d'un consentement ou d'une complicité s'est appelé une récompense: est-ce que la conscience condamne les récompenses? L'intrigue s'appelle finesse et esprit: faut-il en conscience n'avoir pas d'esprit? Les pots-de-vin sont devenus des munificences: est-ce interdit d'être magnifique?

Et le voleur se fait murmurer tout bas par sa conscience: tu es honorable, tu échappes aux condamnations et à la prison.

Et la grande noble dame qu'est la justice se voit forcée de frayer avec des coquins, des filous, d'habiles faiseurs, et de paraître s'y trouver à l'aise, tandis qu'ils se vantent d'être honnêtes en volant.

On disait un jour à Voltaire, qui a faussé les faits historiques vous savez combien:

« Vous êtes le plus grand inventeur de votre siècle.

— Comment cela?

— Parce que vous avez inventé l'histoire. »

Nous pourrions affirmer que notre temps a battu Voltaire. Comment cela? Parce qu'il a inventé les honnêtes voleurs.

Ne disons pas que les inventeurs ont du génie, attendu que pour faire ainsi fortune, ce n'est pas tant du génie qu'il faut, que de la conscience qu'il ne faut pas.

### Les causes

Si, pour rendre plus odieux ces exemples de mal-honnêteté déguisée, vous jugez bon d'en énumérer les causes, vous les trouverez vite, tout près: la fièvre de faire fortune rapidement, l'ambition qui, dans la mêlée financière, donne le vertige, le luxe, le triomphe de la

haute vanité, la rage universelle de jouir, les plaisirs sensuels devenus distingués parce que très chers, attendu qu'on doit y acheter l'âme et entretenir la bête.

C'est la fièvre de faire fortune vite qui a engendré le profiteur, lequel souvent est frère de l'agioteur. — Ces deux jumeaux devaient naître dans une crise de fièvre! L'un profite de la faim des foules, de circonstances malheureuses, de son accaparement de certaines matières de nécessité première, pour surfaire les valeurs et grossir scandaleusement sa fortune. L'autre, — si énergiquement marqué au fer rouge par Papini, dans sa *Vie du Christ*, — est le parasite social qui, ne produisant rien, s'empare de ce que les autres produisent, échange des valeurs fictives pour des sommes réelles, jette sur les marchés, d'un coup de télégraphe ou de téléphone, des marchandises qu'il n'a pas, ou achète des amas de denrées dont il ne prendra jamais livraison; c'est l'être véreux dont l'âme n'aime personne, dont le cœur est de métal, dont les doigts crochus s'ouvrent pour prendre et jamais pour lâcher prise; c'est le joueur endiablé, sorti hier peut-être d'une mesure ou échappé d'un ghetto, traînant ses guenilles; — (regarde-le bien, mon enfant; n'est-ce pas qu'il est bien ce que tu ne voudrais jamais être?) et qui demain sera le personnage puissant, devant lequel le petit financier lèvera droit son chapeau, puis le baissera cérémonieusement à la hauteur du cœur. De braves gens s'empresseront, comme pour lui demander la permission de vivre, de lui presser la main, avec des trépидations d'espérance de secours, ou de crainte qu'il ne les pousse en bas. Ils l'interrogeront comme un sphynx, dans le fond des yeux, pour voir s'il va consentir à la hausse ou à la baisse...

Et c'est ce nouveau-riche qui, un beau soir, dans quelque grande salle flamboyante, parmi des monceaux

de victuailles, des buées de champagne, des toilettes criardes de femmes, et qui les déshabillent considérablement, fera comprendre et amèrement sentir, à d'honnêtes bourgeois, à des hommes de professions libérales, des juges, des fonctionnaires, d'honorables et anciennes familles humiliées de ne posséder qu'une modeste aisance, qu'on a maigrement fait manger et danser ses amis, quand on n'y a dépensé que quelques centaines de dollars.

Lui, il a établi, en sommes dépensées, un record!

Et voici que pour l'égaliser tous ses convives plagiaires se fendent, se cassent le cou, poussés par leurs femmes, lesquelles sont poussées par leurs fils et leurs filles, lesquels sont poussés par leur vanité, laquelle est aveugle prétentieusement.

Les revenus y passent. Après les revenus viennent les dettes. Avec les dettes, les créanciers: marchands d'épices, marchands de vin, marchands de chiffons. Après les créanciers, le mari se voit dans l'alternative de recevoir des huissiers, ou de céder à une déshonorante tentation. Il cède... quelquefois. Et si vous voulez savoir à quoi, tâchez de le découvrir dans les comptes de l'administration publique, dans les livres de quelque grande compagnie de courtage, de fiducie ou de prêts; dans des revirements subits d'opinion, des manières d'épargner les riches et d'écraser les petits et les pauvres, qui laissent trop voir le marché.

Cependant, même quand les huissiers ne frappent pas à la porte et qu'on ne cède pas à la tentation du vol pour couvrir ses extravagances, combien de fois des fournisseurs, de pauvres tailleurs qui vivent du travail du dernier jour et de la dernière nuit, sont contraints d'attendre, de rabattre et de souffrir!

C'est sans doute cette manière honnête de voler que signifiait le P. de Ravignan quand, avec sa droite fran-

chise, dans une réunion de grandes dames, qui lui avaient demandé de leur prêcher les hautes vertus de la piété parfaite, il dit, presque en commençant :

« Mesdames, payez-vous vos dettes ? »

Moi, je ne sais pas si les dames canadiennes paient leurs dettes, mais je me souviens qu'un jour, dans une maison superbe d'une de nos plus belles avenues, une pauvre fille, une modiste, se présenta pour demander une partie au moins de ce qu'on lui devait. Depuis un mois elle et sa sœur malade avaient préparé des toilettes à Madame.

Madame lui fit répondre par son domestique :

« Dites-lui donc que ce n'est pas pendant les dépenses du carnaval qu'on vient demander son argent. »

La pauvre fille s'en alla. Elle remonta les quatre escaliers qui conduisaient à sa mansarde. Elle s'assit près de sa sœur qui toussait ses poumons, n'ayant pour se calmer qu'une tasse d'eau froide, — et qui mourut la nuit dans une chambre sans feu.

Ah! Mesdames, payons vite nos dettes!

Si l'on pouvait décrire toutes les misères qu'engendrent nos façons actuelles de vivre, que de plaies vives on exposerait au grand jour!

Vous y verriez le locataire dont le loyer en souffrance ne sera pas payé, et qui avait assez d'argent, quand sont venus des ballerines et des acteurs en vogue, pour se payer une baignoire ou un siège d'orchestre, à côté de sa femme tapageusement mise; le touriste s'accordant les voyages les plus à la mode, en pullman l'hiver, en extra première des bateaux l'été, pendant que se privent et économisent les pauvres victimes qui ont commis la sottise d'accepter et de renouveler ses billets à ordre. Vous admireriez la limousine dernier modèle, d'où des-

cedent sur des plages ensoleillées, à l'hôtel le plus select d'une ville d'eau, avec toute leur famille, des gens très fiers, qui ne paient pas le couvent et le collège où sont élevés leurs enfants. Et si vous vouliez en savoir davantage, vous n'auriez qu'à examiner les livres de la procure de certaines maisons d'éducation: vous apprendriez que ces éducateurs, qui tâchent de vivre avec trente sous par jour, y ont quarante à quatre-vingt mille dollars de dettes perdues, — et dont les insaisissables débiteurs, hommes et femmes, ont pourtant posé en grands seigneurs, au bord de la mer, du Golfe et des lacs, richement mis: gants de peau fine, bijoux étincelants, lourdes fourrures d'hiver et d'été, et qui continuent d'indiquer, sur des cartes lithographiées, leurs jours de réception à la meilleure société, et de recevoir eux-mêmes des invitations adressées à Monsieur, à Madame...

Monsieur? Madame?... Je vous demande bien pardon: ce n'est pas ainsi que chez les honnêtes gens et au pénitencier on les surnomme.

#### Et en fin de compte ?

Tels sont quelques-uns des faits pouvant servir à la méthode négative d'enseigner la justice. Mais il y a plus.

Il y a ce qu'on pourrait appeler la genèse de l'injustice dans les âmes, l'état de lutte douloureuse où elle les tient, et la fin plus douloureuse encore qu'elle leur prépare.

Un homme arrive dans les affaires, jeune, plein de santé, l'œil bien ouvert, la poigne ferme, de l'instruction autant qu'il en faut, deux coudes capables de manœuvrer et de se frayer un chemin. Ni l'une ni l'autre des deux

méthodes d'éducation dont nous parlons ne l'ont assez avverti. Il se dit :

« Je vais devenir riche. »

Il ne manque pourtant ni d'intelligence ni de foi, et il devrait savoir qu'il y a quelque chose de supérieur à la richesse : c'est le bonheur tranquille de la vie et le salut. Mais non ; il faut d'abord devenir riche ; le bonheur, pense-t-il, viendra en même temps, et le salut... après. Le bonheur tranquille ne vient pas ; et le salut ?

Nous savons seulement qu'il ne s'achète pas avec de l'argent.

Le voilà donc dans la mêlée. Elle est étourdissante. Il a assez d'honneur pour se dire : je ne veux pas voler ; mais toutes les transactions ne sont pas si claires que cela. Les unes sont obliques, d'autres ne présentent que la moitié de leur face, d'autres reposent sur des termes équivoques ; il y a les subterfuges de la casuistique, les griefs contre les concurrents, les vols des autres avec lesquels on tente de justifier le sien ; puis, dans une belle affaire d'or, un seul petit droit d'autrui qu'un coup de pouce va faire sauter. Par-dessus tout, le désir hypnotisant d'arriver au but convoité. Tant pis pour les autres s'ils sont écrasés : c'est le sort des batailles !

Ah ! s'il pouvait s'arrêter un instant et regarder, il verrait bien que ce marché est malhonnête, que cet objet est truqué... Mais en a-t-il le temps ? Plus il avance et plus il est étourdi ; il roule dans sa tête, le jour, la nuit, en voyage, dans son bureau, à son foyer, des calculs, des *schemes*, des extorsions de consentement, des roueries... Et son désir, activé par le succès, toujours fixé sur le même but, lui crie : riche, plus riche !

Or, voici qu'un moment de calme ou d'épreuve le place, malgré lui, en face de lui-même, comme en un

miroir. Il s'aperçoit que cet argent, qui lui a coûté la tranquillité, l'honneur, l'estime du prochain, n'est pas tout à lui. Oh! alors il se fait dans cet homme un écroulement effroyable. Quoi! pas à moi, pas à moi? Non, je me trompe; ce sont des délicatesses, des scrupules. N'y pensons pas; n'y pensons plus.

Mais vive Dieu! La vérité crie plus fort quand on veut la bâillonner.

— Eh! bien, consultons un ami, un théologien qui va la faire taire, cette voix.

Et il consulte en atténuant les circonstances, en tâchant d'amener la justice à lui, au lieu d'aller à la justice.

Le théologien consulté, malgré qu'il veuille, est forcé de répondre: « Ce n'est pas à toi! — Pas à moi? — Non. — Et cela veut dire, quoi donc? Le rendre! Rendre ce que je voudrais multiplier, quand tous mes efforts convergent vers la richesse? Rendre, n'être plus riche, quand je n'ai voulu que cela, quand ma santé en est ébranlée, quand le travail des combinaisons m'a usé avant l'âge et que tout me parle déjà de vieillesse? Y songez-vous? Et mes enfants? Et mes amis? Et mon crédit? Et les honneurs que j'allais acquérir? Attendez, je vais m'y remettre et gagner assez d'argent pour restituer sans démolir la fortune que je me suis bâtie. »

Et le voilà de nouveau dans la lutte, pour grossir des biens auxquels, pense-t-il, il sera moins attaché, comme si l'argent pouvait détacher de l'argent, comme si, en buvant aujourd'hui, un alcoolique ne se préparait pas pour demain une soif plus ardente.

Les années s'en vont. Notre financier a mis de côté ses devoirs religieux, parce que son confesseur a

exigé de lui des promesses de satisfaction. Il les a faites, ne les a pas tenues; les a refaites, pour ne les pas mieux tenir.

Ah! mes amis, on a dit souvent, nous avons dit nous-mêmes, qu'avec de l'argent on peut tout acheter. C'est vrai, même l'enfer.

Il y a une vingtaine d'années, je voyageais, loin d'ici, dans l'Ouest, en chemin de fer. Un vieillard vint à moi, courbé, sous des cheveux blancs, l'air profondément triste.

« Je voudrais, dit-il, sans vous connaître, causer avec vous.

— A votre aise, repris-je, en me penchant vers son siège. »

Il avait commis, longtemps auparavant, par des moyens retors, une injustice dans une affaire d'assurances. Il avait essayé, malgré sa conscience, de se faire croire que ce n'était pas clair, il s'était illusionné, suggestionné:

« J'ai consulté, avoua-t-il, et on m'a répondu qu'il fallait restituer. J'ai promis de le faire, j'ai retardé, et n'en ai rien fait. Plus tard, je me suis adressé à un autre conseiller, en embrouillant un peu mon affaire. Il me répondit qu'il fallait restituer. De nouveau, j'ai promis, retardé, me disant que retrancher quelques milliers de dollars gênerait mon crédit, et n'en fis rien... »

Il avait recommencé dix fois le même stratagème, dix fois reçu la même solution, fait les mêmes promesses, pour ne les pas mieux tenir. Il en était encore là, quand il vint à moi, simple compagnon de voyage, et reçut la même réponse évidente. Il promit encore et me demanda de l'encourager, afin qu'il pût finir en paix ses vieux jours malheureux.

« Écoutez-moi, lui dis-je, je veux croire à votre parole; mais moi je suis un homme et vous pouvez me tromper. Vous ne tromperez pas Dieu qui sait, lui, si vous êtes sincère.

— Eh! bien, reprit-il en tremblant, mon testament est fait, et mes héritiers le connaissent... »

Le testament! dernier recours d'un voleur trop attaché à son argent pour s'en séparer lui-même et qui oblige ses héritiers à s'en séparer pour lui!

« ...Mais je vais, continua-t-il, essayer de le changer. »

Cette expression hésitante: « Je vais essayer... » m'effraya. Cependant je fis mine d'avoir confiance et lui souhaitai: bon courage!

J'allais descendre. Il me suivit jusque sur le marche-pied du wagon et, après son bonjour, ajouta:

« Vous m'assurez bien, n'est-ce pas, que tout est *correct*?

— Monsieur, tout à l'heure j'étais le moraliste, et vous étiez votre propre accusé et votre témoin. J'ai jugé d'après votre témoignage. Que voulez-vous de plus?

— Je voudrais que vous m'encouragiez, afin que je sois plus tranquille.

— Je ne puis, repris-je, en le saluant. Ici, je ne suis plus qu'un compagnon d'occasion, et si vous désirez savoir ce que je pense, je vais vous le dire, avec regret: je ne crois pas que vous fassiez aujourd'hui ce que vous avez refusé de faire depuis trente ans. Vous allez mourir sans restituer. »

Et le pauvre vieillard, les lèvres frémissantes, fixa sur moi deux yeux profonds d'où jaillissaient des larmes, silencieux, se retenant de crier: « Comme c'est vrai! et combien vous avez raison! » Et il retourna à son siège.

Dans chacun de ses pas chancelants, il me semblait compter le dernier, butant sur un cercueil.

\* \* \*

Pour toute restitution réparatrice, peut-être n'a-t-il laissé que cet exemple d'une vie misérable, empoisonnée par l'amour de l'argent. La leçon vaut la peine d'être retenue. Elle est une confirmation de celles qu'il est urgent de donner dans la famille, à l'école, à l'église et dans la vie.

L'homme qui a consumé son existence et sacrifié la paix de sa conscience à amasser ce qu'il ne peut apporter est, à sa façon, par le mépris ou la pitié qu'il inspire, un professeur de justice.

Louis LALANDE, S. J.

Novembre 1925

## LA RICHESSE

---

*Nous ne croyons pas sortir du sujet de ce tract, mais y ajouter un complément, en publiant ici une partie de la conférence que le P. Louis Lalande faisait, l'année dernière, à la Semaine sociale de Sherbrooke.*

*Après avoir défini le rôle de l'argent dans les œuvres religieuses, nationales, industrielles, sa nécessité, ses abus, le stimulant qu'il apporte dans les honnêtes concurrences, le Père terminait par quelques questions et réponses.*

Laissons de côté les effets possibles de la concentration des richesses et tâchons de découvrir, à un autre point de vue, le rôle de l'argent chez nous. Notez encore une fois qu'il ne s'agit pas de se désintéresser, de se laisser marcher dessus dans les affaires, d'être le second quand on peut être le premier. Nous parlons toujours de l'affection dérégulée pour l'argent, de l'individu lié et non libre, possédé par ses biens plus que possesseur.

Pourquoi thésaurise-t-il? Pour soi? Que signifie alors la recherche, jusqu'à la fin, de trésors dont il ne peut plus jouir? Pour assurer sa vie l'homme se ferait mourir? Il y a, pour le surplus, dans celui qui borne sa fortune à sa jouissance personnelle, une pensée triste qui lui gâte son bonheur: il songe que ce ne sera pas long. Si attaché soit-il à son or, quand il s'en ira pourrir dans le trou matérialiste, qu'en apportera-t-il avec soi? A part ses œuvres nationales, ses dons au bien commun, ses distributions de charité, — nobles motifs de toutes les épargnes, — à quoi lui sert le reste?

Ne poussons pas plus cette question. Chacun est prêt à répondre: « Ce n'est pas à moi que je pense, c'est à ma famille. »

Eh! bien, moi aussi je pense à vos familles; et vous trouverez bon que je m'adresse à vos enfants et leur montre un idéal plus élevé.

Oublions devant eux l'argent vénal, dégradant, agent de discorde, de guerre et de mort. Examinons les choses dans le cadre de la vie ordinaire.

Cet argent impuissant à produire votre bonheur, à vous tout seul, acquiert-il, en quittant vos mains, le pouvoir de le produire pour d'autres? Et puis, le bonheur des héritiers, y croyez-vous tant que cela?

Avez-vous jamais fait la somme des bonheurs vrais créés par les héritages? Voudriez-vous essayer — puisque nous sommes des croyants — de calculer le nombre probable d'héritiers du ciel parce qu'ils ont été héritiers de la terre? Dispensez-vous de faire le calcul contraire.

Vous, Messieurs, qui vous êtes faits vous-mêmes ce que vous êtes, et je vous en félicite, par votre travail et votre persévérante honnêteté, le front ruisselant de sueurs, mais jamais courbé sous la paresse et la honte, seriez-vous ce que vous êtes, si, dès l'origine, vous aviez été des héritiers? Si la vie vous a été favorable et bonne, quoique rude, c'est que vous l'avez moulée par vos efforts. Eh! bien, ce qui a été bon pour vous, pourquoi ne le serait-il pas pour vos enfants? Pourquoi voulez-vous faire de vos biens l'amollissement d'une génération oisive? Ne savez-vous pas qu'une génération oisive ronge en parasite la société où elle se repose?

Puisque vous rêvez pour vos fils du bonheur et de la grandeur, vous rêvez mieux, j'imagine, que la grandeur d'un fauteuil capitonné et les satiétés de la table?

Où donc se trouve-t-elle cette grandeur heureuse du citoyen catholique ?

Elle est dans la *volonté*, elle est dans l'*intelligence*, elle est dans le *cœur* et la *fierté du caractère*.

Faisons tout de suite la part des exceptions, belles mais rares, à ce que je dois ajouter, et dites-moi : la richesse donne-t-elle de la volonté à l'héritier ?

La volonté, sans laquelle on n'est rien dans le monde, s'acquiert par l'exercice dans le devoir, par l'obstacle vaincu, par le but fixé, vers lequel on va quand même, tenace jusqu'au bout, d'autant plus entêté à faire beau son avenir, qu'il dépend plus exclusivement de soi.

Or, — à moins qu'une éducation solide, austère, rare et souvent vaine, ne remplace cet exercice personnel, — qu'est-ce qu'un héritage fournit à la volonté ? Il lui fournit l'obstacle vaincu, l'effort tout fait, le but atteint et si moelleux pour cet homme de chair molle, qu'il n'a plus qu'à s'y étendre. Il fournit de l'exercice aussi, mais l'unique exercice qui consiste à manger ce qu'on a reçu. Quel besoin le fils à papa a-t-il de songer à l'avenir, puisque l'avenir pour lui est tout entier dans la jouissance du présent ? Quand un chèque est lavé, on lui en signe un autre ! Quand il n'y a plus de nuits, il y a les jours pour dormir ! Que lui importent le monde, la famille, la patrie, les pauvres, pourvu qu'il digère ?

Quand vous vous demandez comment il se fait que si peu de nos familles arrivées se succèdent, rappelez-vous l'éducation domestique des parvenus et les volontés formées par les héritages.

Il n'est pourtant rien de plus réconfortant que de monter par son propre effort, et rien de plus suave qu'une nourriture bien gagnée. Écoutez comment Jean Richepin a su le dire dans sa *Ballade du bon Pain*.

BALLADE DU BON PAIN

Chacun trouve son pain bon pain,  
Mendiant rongé de vermine,  
Ouvrier mangeur de lapin,  
Riche que la truffe extermine,  
Sous la soie ou sous l'étamine,  
Personne au pain n'a rechigné.  
Mais, pain de luxe ou de chaumine,  
Le bon pain, c'est le pain gagné.

Eh! l'héritier, faignant, clampin,  
Que ton héritage effémine,...  
A mon quignon tu fais la mine.  
Ton lorgnon de haut l'examine.  
« Pain noir!... » Va donc, trop bien peigné!  
Noir? Mais mon travail l'illumine.  
Le bon pain, c'est le pain gagné.

Et toi, par tes tours de Scapin,  
De ceux que le bagne termine,  
Au pauvre tu pris son lopin.  
Pour ton or le juge en hermine  
Fut tendre: à ta table il rumine.  
Le sang que les gueux ont saigné,  
Ton pain le sent. Je l'abomine.  
Le bon pain, c'est le pain gagné.

ENVOI

Prince, j'ai connu la famine.  
Après avoir dur besogné,  
J'ai du pain blanc. Qui l'incrimine?  
Le bon pain, c'est le pain gagné.

Est-ce que l'argent donne l'intelligence ?

Cette faculté, délicate entre toutes, ne se développe qu'à bon escient. Elle n'a rien de commun avec la précocité de certains enfants prodiges que l'on croit très intelligents, parce qu'on leur apprend à dire des mots comme en trouvent ceux qui le sont, et dont l'esprit est fabriqué hâtivement avec l'esprit des admirateurs de leur entourage: sorte de phonographes ingénieux dont le mécanisme est usé à douze ou quinze ans; intelligence de luxe, ressemblant à la vraie intelligence comme ces cotonnades colorées des fleurs artificielles ressemblent aux roses poussées en plein terroir.

L'intelligence formée par un héritage! Ah! bien oui. S'il n'était pas d'autres raisons, dans un pays démocratique comme le nôtre, pour consoler d'être pauvre, on se consolerait assez en songeant que nulle part peut-être la pauvreté n'a moins empêché les succès intellectuels. Où donc se sont recrutés ceux que vous admirez le plus dans notre histoire: grands évêques, grands patriotes, guides et sauveurs de notre nationalité? Et si on demandait à l'auditoire distingué qui m'écoute de nous trouver ses ascendants, combien de générations faudrait-il remonter pour arriver à une laborieuse et modeste origine? Quand vous rencontrez dans la campagne un ruisseau qui la fertilise, si son eau est encore claire, fraîche et chante gaiement sous le soleil, remontez un peu le courant et cherchez la source. Vous ne la chercherez pas longtemps: elle est là, tout près, dans un bois voisin, caché sous les arbres, entre deux rideaux de vertes mousses.

Quand, chez nous, une famille de forte race est élevée dans son milieu normal, loin du contact des plaisirs desséchants et des convoitises, semblable à un arbre

se développant dans sa forêt natale, on la voit bientôt grandir, croître en force et en beauté, de génération en génération, pour laisser enfin le génie s'épanouir à son sommet, comme une fleur magnifique et radieuse d'éloquence, de patriotisme, de poésie et de foi. La fleur s'appelle Plessis, Bourget ou Laflèche, La Fontaine, Cartier, Crémazie ou Morin.

Est-ce que la richesse donne du cœur ?

Le cœur, il est dans la sympathie, le don de soi, les élans généreux, l'amour souffrant avec ceux qui souffrent, la sensibilité qui a connu la douleur et la comprend chez les autres. Reconnaissez-vous là des dons qui s'achètent avec un héritage ?

Prenez, dans une famille, un enfant traité en favori, — ça arrive quelquefois sans qu'on s'en aperçoive, — qu'en fait-on ? Un égoïste insupportable à ses frères et sœurs. L'héritier est le favori de cette autre grande famille, la société. Qu'est-il ? Un être tenté de résumer le monde dans le moi, toutes les jouissances dans le moi, et chez qui ce moi n'a que des dédains pour autrui, des refus à la charité et de la morgue pour les humbles. On a servi toutes ses prétentions, comment voulez-vous qu'il s'abaisse pour compatir ? On lui a offert la vie comme un lit tout fait, comment voulez-vous qu'il sache autre chose que s'y coucher et dormir ?

Je ne demande pas si la perspective d'un héritage dispose à l'étude et à l'instruction. Est-ce qu'il dispose au moins à la fierté de caractère ?

C'est de la conscience d'avoir rempli sa tâche que naît la fierté, de l'impartial témoignage qu'on est quelqu'un. Elle est dans cette aristocratie, — la seule qui vaille la peine qu'on s'en occupe, avec celle du sang noblement continuée, — qui place l'honneur avant les

honneurs, le devoir et le travail avant les plaisirs, l'homme debout devant les charges et les trafiquants d'âmes, les splendeurs de la vertu avant les succès d'un vain orgueil.

Et vous voudriez la trouver chez des jouisseurs, dont le caractère de gélatine se moule sur toutes les formes du plaisir; amusards fatigués avant l'âge, dont les sens n'éprouvent plus, sans réactif, même les délices grossières de la sensualité? Leur fierté? Ils la bornent à la coupe de leurs habits, la forme de leurs souliers et le nœud de leur cravate. Ames sans tendresse ni bonté, à qui la vie n'apprend plus qu'à oublier et à être ingrats et dont le sang, si on en faisait l'analyse, ne laisserait constater qu'une sorte de liquide flasque coupé de champagne.

\* \* \*

Cependant si les fils y perdent par la qualité en devenant héritiers, peut-on dire qu'ils y gagnent par le nombre. Est-ce que la richesse fournit plus d'enfants à la patrie? Et les enfants sont-ils d'autant bienvenus qu'on a plus ce qu'il faut pour les élever?

Il est un mal, rongé surtout les familles riches, qu'il n'est pas séant d'exposer ici. Les exigences créées par l'argent font, pour ne citer qu'un fait, que cent vingt-sept familles, indistinctement comptées, dans l'opulente avenue d'une grande ville américaine, donnent à la République cent cinq enfants, — assez pour justifier l'expression de Roosevelt: *race suicide*. En France, et pour les mêmes raisons jointes à d'autres semblables, le *Journal officiel*, cité par *l'Action française* du mois d'octobre dernier, publie sur ce sujet des statistiques alarmantes... Et ce mal, contrairement à d'autres, devient plus vite endémique, selon qu'on a plus d'argent pour le faire soigner...

*Et le conférencier conclut par un mot de Bossuet:*

L'obligation de l'aumône, dit-il, est si stricte qu'elle fournit le seul moyen de justifier la Providence, — voyez-vous la logique du grand évêque contraint de justifier la Providence? — de mal ménager l'égalité des trésors qu'elle distribue entre des égaux. Les riches, ajoute-t-il, n'ont aucun rang dans l'Église... ils n'y sont soufferts que par tolérance. Le Christ ne les reçoit qu'à condition de servir les pauvres.

Voilà les œuvres et les placements qui attendent votre argent. Je vous les offre pour héritiers. Et pour prouver avec quelle sincérité je vous remercie, je vous les offre pour rien.